

L'errance du Chevalier et la survie du Serf.

par Dominique Fauconnier

Article paru dans Transversales Sciences/Culture n° 41, Septembre-Octobre 1996

Nos villes sont d'immenses territoires. Elles ont remplacé nos forêts, de nouveaux démons les habitent et nous nous y perdons, quelques fois, lorsque nos sentiers s'effacent par manque d'entretien, ou par manque de passage.

Nos villes ont remplacé nos campagnes et, comme au Moyen Age, le travail s'éloigne des hommes. Ils partaient hier en croisade, en pèlerinage ou ailleurs, à la recherche d'une vie plus extraordinaire, plus spirituelle ou plus clémentine. Ils se morfondent aujourd'hui entre des quartiers en friche et des listes d'attente, des portes closes et des regards vides. Quelques solidarités se créent pour aider les plus démunis qui nous rappellent les anciens ordres mendiants.

Nous ne savons plus tisser les hommes entre eux

A quelques rares exceptions près, nos entreprises, comme des châteaux forts, se replient sur elles-mêmes, économisant de quoi réparer leurs toitures et se préparent à vivre de prochaines et inévitables périodes de trouble. Elles alimentent, malgré elles, le flot de ces âmes perdues qui s'épuisent à arpenter ces contrées inconnues. Les dirigeants perçoivent bien que la maîtrise du territoire leur échappe, que des déchirures s'y produisent et laissent apparaître d'inquiétantes béances. Les "lois de l'économie" plient leur volonté, et leurs visages s'assombrissent. Ils parlent de responsabilité, ils parlent d'éthique comme s'ils parlaient, à regret, de ceux qui s'en allaient. Leur sincérité n'est pas en cause, ils ne comprennent simplement plus le monde. Alors ils parlent

d'incertitudes, de complexité, ils cherchent désespérément de philosophiques ou de scientifiques médications et fertilisent parfois, sans le voir ni le savoir, un terreau propice au développement des sectes.

Mais leurs passagères croyances n'effacent guère l'inquiétude persistante au fond de leurs regards : il savent que nous ne savons plus tisser les hommes entre eux. Sous l'exubérance des connaissances et des informations produites dans les labyrinthes de nos villes et de nos représentations, nous craignons l'apparition du sable. Un sable capable de transformer une Amazonie en un Sahara aussi rapidement qu'un mur s'effondre; comme celui dont s'était si longtemps vêtu un empire voisin.

Qui sommes-nous au sein de cet univers tendant inexorablement vers un ailleurs que nous ne réussissons pas à deviner ? Sommes-nous d'anciens serfs libérés des liens du salariat mais ne sachant que faire de cette affamante liberté, préférant la trace du collier à la faim du loup ? Sommes-nous d'anciens mercenaires, capables de changer de bannière comme on change de chemise, bataillant pour le compte d'un quelconque prince mais regrettant que la technologie moderne lui permît de se passer des hommes pour conquérir les terres du voisin ? La guerre économique se joue aujourd'hui par les réductions d'effectifs. Toutes les stratégies se construisent autour de ce postulat simple et concret; et toute la difficulté consiste à y parvenir sans réveiller ceux qui dorment dans les bois, c'est-à-dire beaucoup d'entre nous.

Sommes-nous quelque chevalier en mal d'exploit et tentés par l'aventure d'une quête plus intérieure ? Notre cheval et notre âme se tenant fraternellement compagnie pendant que nous chercherions à donner un sens à nos incompréhensibles déroutes ? La parade fût notre fort, il nous est devenu difficile de nous en passer. Alors nous devenons discret, nous apprivoisons la solitude et des craintes crépusculaires ressurgissent du fond de nos mémoires collectives.

Aurions-nous besoin de poètes, capables, par la force de leur imagination, de nous sortir des pièges dans lesquels nos utopies ont depuis si longtemps enfermé notre raison ? Seraient-ce ces mêmes utopies que nous pleurerions aujourd'hui ? Et notre refus d'abandonner un monde qui s'en va nous aveuglerait-il au point de nier celui qui se propose ? La roue tourne et le point de contact avec la réalité s'est déplacé. Notre raison n'y peut pas grand-chose : elle peut multiplier les théorèmes, cela ne nous économisera pas la recherche d'une nouvelle axiomatique, la recherche de nouvelles fondations sociales, politiques, économiques.

Entrevoir un avenir à notre présent

Nos liens sont les fruits d'une histoire faite de conquêtes successives et il nous fallait un ennemi pour vivre et exister ensemble. Aujourd'hui la planète n'a pas d'ennemi sauf, peut-être, elle-même. Alors, comment reconstruire nos civilisations ? Nous ferons-nous la guerre pour nous occuper l'esprit le temps que passent quelques générations ? Peut-être, mais bientôt se reposeront ces questions simples : « Qui sommes-nous ? Que voulons-nous ? Où allons-nous ? »

Il est possible que nous mourrions de ne savoir "réfléchir" sans les déformer les réalités de notre temps. Il est possible que la Folie, une fois encore,

désespère nos philosophes, mais il est possible, également, que nous entrevoyons un avenir à notre présent et qu'une vision, au besoin passagère, nous permette de passer le cap des mutations que nous vivons actuellement.

Il est possible que nos errances, à force de se croiser et de se recroiser, dessinent avec le temps une nouvelle géographie sociale, un paysage aussi imperceptible à nos yeux que les étoiles en plein jour. Il est possible que nos quêtes de sens, d'identité et de reconnaissance tracent jour après jour, méthodiquement et sans que nous le sachions encore, les structures d'une civilisation en devenir. Et dans ce cas nous pourrions recommencer à nous relier utilement les uns aux autres.

Qui aurait cru, en ce lointain Moyen Age, que le pouvoir descendrait des forteresses vers les villes, les vallées et les voies navigables et qu'il passât de la maîtrise de bastions à celle des flux ? Qui aurait cru que la pratique marginale de l'usure, l'intérêt pris sur un argent prêté, prît tant d'ampleur et gouverne aujourd'hui le monde ? Qui aurait cru, encore, que la rencontre entre la raison grecque et la temporalité biblique puisse mettre en mouvement toute une civilisation et nous permette d'aller sur la lune, de modifier la structure de la matière ou de nous parler d'un bout à l'autre de la planète comme si nous étions côte à côte ? Qui aurait cru que le croisement des chemins empruntés par des marchandises aboutisse à la renaissance des villes et qu'elles prissent un tel essor ?

Très vite les églises cathédrales ont symbolisé l'unité de ces lieux de passages et d'échanges. Il fallait qu'elles puissent accueillir sous leurs voûtes tous les habitants de la ville et de ses environs. La croissance de la population, le développement des richesses et

celui des techniques ont provoqué et permis la construction de cathédrales sans cesse plus vastes, plus hautes, plus extraordinaires. "Nous ferons une cathédrale si grande que ceux qui la verront achevée croiront que nous étions fous" s'exclama un jour un chanoine de Séville.

Frappant les imaginations, utilisant toutes les technologies de l'époque, les cathédrales ouvraient en grand les portes de l'avenir. Un monde entier se recréait sous les yeux de nos ancêtres. Il semblerait que la cathédrale ait joué un véritable rôle de catalyseur, elles furent des leviers symboliques permettant aux contemporains de leurs constructions de dépasser les peurs anciennes, surgies des forêts, et de s'engouffrer dans la brèche ouverte par la fécondité de la rationalité, l'efficacité de la méthode expérimentale et la puissance de l'économie marchande. Aujourd'hui la cathédrale n'a pas d'équivalent, elle est perçue comme appartenant au monde religieux, historique et artistique.

Il nous manque une Cathédrale

Elle n'a plus d'ancrage dans la vie de la Cité. Elle n'est que la trace, la mémoire figée d'une présence inimaginable. Si nous essayons de la considérer, non pas comme un simple monument, mais comme centre symbolique d'une société en mutation, comme le moyeu d'une roue en mouvement et vers lequel convergeraient toutes les énergies, nous pourrions la concevoir comme un réceptacle tangible aux multiples besoins de sens de l'époque, construit dans le langage de l'époque, c'est-à-dire en langage chrétien.

Aujourd'hui notre monde perd ses repères un par un et nous exprimons de plus en plus le besoin de redonner un sens à nos vies. Nous nous rendons bien compte

que la rationalité seule n'est plus suffisante et qu'elle tourne folle sur le pôle de nos incertitudes. Il nous manque clairement une "cathédrale", il nous manque un réceptacle palpable à nos besoins de sens.

Or il est un fait que nous ne réalisons pas : la quête de sens suffit à orienter une vie. Au fond de vous-même, par exemple, ne devinez-vous pas des aspirations que de multiples contraintes matérielles vous empêchent de mettre en oeuvre ? Si les circonstances vous devenaient favorables ne sauriez-vous déjà la direction que vous donneriez à votre existence ?

Il est probable que par habitude de fonder nos actions sur des acquis extérieurs à nous-mêmes, "objectifs", nous ne sachions plus les fonder sur des exigences intérieures. Or notre monde extérieur est en mutation, nous ne le comprenons plus malgré les connaissances que nous accumulons. En mathématiques, un axiome ne se démontre pas, il se donne; c'est ensuite que l'on peut en mesurer la fécondité. Aujourd'hui nous sommes en quête d'une nouvelle axiomatique sociale, politique et économique. Nous ne pouvons la déduire de celle qui nous a permis de vivre ensemble jusqu'à maintenant. Nous ne pouvons que la chercher, et pour cela valider en permanence les hypothèses que notre imagination et le hasard nous inspirent. A force d'avoir voulu tout expliquer et tout rationaliser nous avons probablement perdu le sens de la recherche.

Or la recherche n'est féconde que si la rigueur se marie à la poésie, au merveilleux et à la gratuité infinie des choses. Toute quête est aventure, elle est appel et nous en disposons. Pourquoi ne pas construire de nouveaux liens sur ce terrain-là ? Pourquoi ne pas retrouver - il semble intact - le bonheur de la quête commune ? Cela commence très modestement, au creux des gestes quotidiens. Cela commence par un espace que l'on laisse entre soi et

autrui, espace qui permet de se voir et de se reconnaître. Cet espace, ce temps un instant suspendu est suffisant pour que des émotions s'expriment, se devinent, se retrouvent. Il nous faudra probablement percer des fenêtres dans des murs surchargés de significations hétéroclites, de finalités envahissantes et d'habitudes persistantes. Il nous faudra probablement retenir notre course vers l'absurde, chaque pas entraînant le suivant pour des quantités de bonnes raisons, toutes parfaitement justifiables. Il nous faudra apprendre à regarder notre monde tel qu'il nous apparaît, dans sa plus simple réalité.

Une étincelle s'allume si facilement

Nous risquons de le découvrir différemment les uns des autres, probablement, puisque nous voyons de façon autre un même objet selon nos points de vue, mais également selon ce qui nous relie à lui. Actuellement nous ne savons plus avec qui nous vivons, nous ne savons plus de quoi se compose notre monde ni où il va, nous ne savons parfois même plus qui nous sommes. Il est temps de reprendre notre ouvrage en commençant par en faire l'inventaire. Et si je ne réussis pas à comprendre mon présent, ni à le relier à mon passé et encore moins à en déduire un avenir, je dispose autour de moi de personnes qui se posent des questions étonnamment semblables aux miennes. Cette réalité-là est concrète, pourquoi ne pas en tirer parti, patiemment, résolument ?

Le XII^e siècle a été un siècle de relative tolérance. Musulmans, juifs et chrétiens ont beaucoup coopéré. Nous avons changé de civilisation en quelques dizaines d'années et avons probablement cherché chez nos semblables le miroir de nos interrogations et des éléments de réponses que nos propres modes de pensée n'offraient pas. Il se pourrait que la volonté de survivre nous offre un semblable chemin vers une

mutation féconde et nous évite la catastrophe d'une négation de nous-mêmes par la négation d'autrui.

Mais la volonté ne peut jaillir du néant, elle suppose d'être aimantée par une issue et mue par une énergie intérieure. Nous explorons toutes sortes d'issues, nous savons très bien multiplier les hypothèses, mais, dans nos regards je ne vois point d'espoir. Je crois sincèrement que la clé de notre époque se cache dans ce banal constat : il ne brille pas grand-chose au fond de nos yeux. Et pourtant une étincelle s'allume si facilement, se reproduit si rapidement et peut provoquer de si incroyables explosions d'énergie.

Et si les cathédrales avaient été d'immenses chaudrons dans lesquels les énergies humaines se renforçaient, se propageaient, se décuplaient ? Et si elles avaient été des noeuds de tension extraordinaires, pourquoi ne pourrions-nous en retrouver le chemin ? Tout cela peut se construire, à condition que nous en comprenions le principe. Que nous soyons d'anciens serfs ou quelque chevalier en mal d'aventure, voici une tâche à laquelle nous pourrions utilement nous atteler. Demain, nos cathédrales seront probablement construites aux carrefours des multiples réseaux qui déjà nous gouvernent. A nous d'en inventer le cœur et de nous lever en lui donnant une réalité tangible.

Car l'équivalent de nos cathédrales médiévales n'existe pas encore.

Dominique Fauconnier

L'Atelier des Métiers